

## XYZ. La revue de la nouvelle

### La vie sans ambages : Grace Paley

Jean-François Chassay



Numéro 148, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97158ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Chassay, J.-F. (2021). La vie sans ambages : Grace Paley. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 89–94.

*Dans cette nouvelle rubrique, Jean-François Chassay revisite la production d'un ou d'une nouvelliste. Ce moment de découverte et d'actualisation permet de célébrer, grâce à des œuvres exemplaires, le genre de la nouvelle.*

## La vie sans ambages : Grace Paley

Jean-François Chassay

DANS LA RICHE TRADITION des fictions courtes aux États-Unis, le rôle de Grace Paley (1922-2007) est central. Elle a publié de la poésie et des textes militants (comme pacifiste, féministe), mais sa notoriété tient d'abord à son travail de nouvelliste. Ses trois recueils, *Les petits riens de la vie (PRV)* – 1959, traduit en 1985 –, *Énorme changement de dernière minute (ECDM)* – 1974, traduit en 1982 – et *Plus tard le même jour (PTMJ)* – 1985, traduit en 1986 – ont eu un grand retentissement. De manière schématique, on l'expliquera par trois facteurs sur lesquels je m'arrêterai : sa place dans la littérature juive américaine, l'importance de New York (plus largement de l'univers urbain) dans ses textes, la dimension féministe de l'œuvre.

Née de parents ayant fui la Russie à cause d'activités antitsaristes, Paley fait partie de ces écrivains et écrivaines qui sont fils et filles d'immigrés. Venue au monde moins d'une décennie après Bernard Malamud et Saul Bellow, elle a quelques années de plus que Cynthia Ozick et Bruce Friedman, ainsi que onze ans de plus que Philip Roth. Voilà qui la situe dans la communauté juive des auteur.e.s de sa génération. Elle publie son premier recueil la même année que celui de Roth, *Goodbye, Columbus*. Si l'ouvrage de Roth est excellent, l'auteur n'a pourtant pas encore trouvé

vraiment sa voix. Paley, au contraire, fait entendre la sienne, clairement, dès les premières lignes de son premier ouvrage.

On a souvent écrit que l'univers de Paley est celui d'une communauté composée d'individus qui émergent sans cesse d'un chœur et y retournent. Ce chœur ne parle pas d'une seule voix ; c'est aussi le Babel des langues, à travers le rappel du russe, du yiddish, qui s'interposent devant l'anglais et lui fournissent (ou lui insufflent) des inflexions nouvelles. Cette langue se lie à un passé, à une mémoire d'immigrants juifs, et la toute première nouvelle du premier recueil, « Au revoir et bonne chance », en rend déjà compte. Il s'agit d'un monologue narré par la tante Rose, qui travaille dans le vêtement – « comme tout le monde », dit-elle. Ce délicieux monologue fixe déjà le style Paley : une langue souvent théâtralisée qu'on entend avec toutes ses nuances. Une langue métissée, où l'oralité joue un rôle important et où l'humour (c'est souvent irrésistiblement drôle) relève d'un hiatus, d'un saut qui met soudain en relation des éléments hétérogènes, décalés, provoquant un choc comique.

Paley disait en entrevue que beaucoup d'enfants n'ont jamais entendu une berceuse ou une comptine et que c'est pourquoi ils ne savent pas écrire, n'ayant rien dans l'oreille. Ainsi, le goût du narratif passe souvent dans ses textes par une oralité qui est aussi mémoire orale. Et celle-ci dicte, en pointillé, la présence de l'Histoire : celle d'immigrés juifs européens aux États-Unis, avec en arrière-plan la révolution russe, l'antisémitisme vécu en Europe centrale ; celle également du socialisme européen et du syndicalisme, puis de l'antisionisme ; des traditions dont le télescopage ne va pas toujours de soi. Cependant, la réalité quotidienne s'impose en premier lieu. En sorte que ces voix circulent d'abord dans un quartier, et j'en arrive au deuxième aspect de cette œuvre.

Paley situe le lecteur dans un espace de vie culturel : le Bronx, le Lower East Side, autrement dit des lieux new-yorkais. Des quartiers d'une grande ville où les gens se croisent chaque jour, se voient et se parlent, où les familles s'exposent

des autres. Vivre une vie de quartier signifie faire appel à la solidarité: elle est là, inscrite dans le tissu urbain, elle en est même la principale trame. La ville n'est pas édulcorée, on y sent souvent une violence sourde; pourtant, ce qui domine, c'est un réseau de solidarité au quotidien, qui prend le contre-pied de l'image du monde urbain comme lieu d'éclatement, de solitude. Cette solidarité conduit au troisième aspect de l'œuvre qui mérite d'être soulevé: sa dimension féministe. La solidarité concerne des communautés qui appartiennent aux marges de la société urbaine: minorités ethniques, minorités nationales et, dans le même esprit, femmes mises en minorité socialement.

Le féminisme naît de la vie quotidienne, et là est peut-être la principale innovation de Paley quand on la lit à rebours du temps. Ces femmes, peu à peu, au fil des années (et des nouvelles), participeront à des luttes politiques, s'impliqueront socialement. Mais ce féminisme surgit d'abord et avant tout dans ce quotidien qui est politique: des relations de couple finissent mal et généralement au détriment des femmes (parce qu'elles ont la responsabilité des enfants, sont bloquées à la maison), ces dernières ne parviennent pas à organiser leur vie à cause de contraintes sociales et économiques qui les désavantagent, etc. Ce qui inspire les propos suivants à un personnage, après une séparation: « Je fixai la forme brillante que la lumière du jour inscrivait dans la fenêtre tout en me posant cette question qui me minait: Qu'est-ce donc que l'homme pour que la femme s'allonge à ses pieds en adoration? » (« Un sujet d'enfance », *PRV*, 129)

On voit aussi comment son féminisme passe par une forme de désinvolture comique au début de la nouvelle « Envies » (*ECDM*). Les deux membres d'un couple maintenant séparé après vingt-sept années de vie commune se croisent. Aigri, l'homme déclare:

Quand je regarde en arrière, [...] j'ai de bonnes raisons de penser que l'échec de notre mariage vient de ce que tu n'as jamais invité les Bertam à dîner.

Peut-être, lui ai-je dit. Mais en fait, si tu te rappelles bien : pour commencer, mon père est tombé malade ce vendredi-là, ensuite il y a eu la naissance des enfants, puis mes réunions du mardi soir, et puis la guerre a éclaté. Et après c'était comme si nous ne les connaissions plus. Mais tu as raison. J'aurais dû les inviter à dîner. (8)

L'humour naît du décalage entre, d'une part, le poids d'un événement anodin pour justifier l'échec d'un mariage de vingt-sept ans et, d'autre part, l'humilité qui consiste, après avoir décliné une série de motifs fort raisonnables pour ne pas avoir invité les Bertam, à affirmer ses torts. En même temps, l'humour tient à une rupture d'échelle sur les plans à la fois spatial, temporel et logique. On présente un rapport de causalité (ceci explique ceci qui explique cela) qui ne tient pas la route. En quelques lignes, on a une idée de ce qu'a vécu (et supporté) cette femme pendant vingt-sept ans, ce qui rend compte du sens de l'ellipse et de la synthèse de Paley. Pas besoin de faire de longs discours pour exprimer le poids d'une vie avec un mari qui semble n'avoir rien vu passer.

Chez l'auteure, la complicité lie les différents aspects de la vie : coopération féminine, sororité, solidarité familiale (être féministe dans ses textes signifie souvent être mère, la maternité en apparaissant comme le ferment). Cette solidarité participe à la mémoire, familiale et culturelle, qui s'incarne également par la récurrence de certains personnages. Ainsi en est-il en particulier de Faith, présente dans environ le tiers des nouvelles. Ce prénom, qui se traduit par « foi », exprime la confiance que doit avoir le personnage pour mener sa vie difficile et signale un optimisme certain chez Paley – et une réelle empathie pour ses personnages. Comme le déclare la narratrice de la nouvelle « Ruth et Edie » (*PTMJ*) : « Elles étaient toutes, y compris Edie, du point de vue idéologique, du point de vue spirituel et par principe puritain, opposées au désespoir. » (100) Pour Faith, mère de deux enfants qui vit des rapports conflictuels avec ses vieux parents, dont

chaos euphorique, l'optimisme n'a rien de béat : c'est nécessaire pour continuer à se battre. Et elle est au cœur de tous les combats, de toutes les amitiés, elle symbolise le ciment du groupe – du quartier, de la famille... Cela n'empêche pas Paley de montrer, de manière humoristique, les contradictions de ces femmes engagées, signes également d'une pensée (et d'un monde) en évolution, en transformation.

Les pages qui précèdent laissent croire à des textes correspondant au canon du réalisme. Réalistes, certes, ils le sont, mais de manière parfois étonnante. D'abord à cause de la dispersion de la voix énonciative et des ellipses narratives. Souvent la parole s'ouvre à plusieurs énonciateurs. Il arrive qu'on ne sache plus qui parle, le discours passe de l'un à l'autre, de l'une à l'autre, et c'est la voix du quartier, la voix de la communauté qui s'exprime. La voix énonciative accueille les paroles étrangères, les fait siennes, s'enrichit de la voix des autres. Cet effet a aussi des répercussions sur la temporalité. Se produisent parfois des sauts dans le temps, retours en arrière ou bonds en avant qui ne sont pas annoncés. La mémoire ne se présente pas toujours de manière linéaire et claire. C'est une nébuleuse au cœur de laquelle le lecteur doit trouver à s'orienter.

L'étrangeté de ce réalisme tient aussi à une dimension métatextuelle, la narratrice s'imposant subtilement comme créatrice du monde qu'elle présente. Ainsi en est-il de Faith, qui dira de tel personnage : « C'est pour cela qu'elle m'a plu, que je l'ai aimée, inventée et supportée aussi. » (« La coureuse de fond », *ECDM*, 195-196). Le verbe *inventer* se lit de manière polysémique, invitant à y voir une interprétation, une manière de percevoir et de penser l'autre, en même temps qu'une création. Similairement, dans « Au revoir et bonne chance », déjà citée, le personnage de Rose déclare : « Dis à ta maman qu'après tout je vais avoir un mari et, chacun le sait, c'est quelque chose qu'une femme doit avoir au moins une fois avant la fin de l'histoire. » (20) Le clin d'œil tient autant d'une critique des fictions à l'eau de rose où, pour que l'histoire se termine bien, la femme doit se marier, que d'une

critique de l'histoire sociale qui assigne le rôle d'épouse aux femmes, avec les contraintes qui l'accompagnent et limitent leur liberté d'action.

L'œuvre de Grace Paley s'impose ainsi par ses subtilités narratives et son univers singulier, au milieu d'un aréopage de femmes nouvelles américaines (Flannery O'Connor, Katherine Ann Porter, Eudora Welty, Ursula K. Le Guin...) qui ont marqué en profondeur le genre de la nouvelle à partir du milieu du xx<sup>e</sup> siècle.

### **Bibliographie**

*Les petits rien de la vie (PRV)* [*The Little Disturbances of Man*], traduit de l'anglais (É.-U.) par Claude Richard, Paris, Rivages, 1985 [1959], 171 p.

*Énorme changement de dernière minute (ECDM)* [*Enormous Changes at the Last Minute*], traduit de l'anglais (É.-U.) par Sylvie Grandtier, Paris, Recherches, 1982 [1974], 222 p.

*Plus tard le même jour (PTMJ)* [*Later the Same Day*], traduit de l'anglais (É.-U.) par Claude Richard, Paris, Rivages, 1986 [1985], 169 p.